

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HERDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

IN MEMORIAM

Feue Dame G.-F. Baillairgé.

La douleur est bien l'apanage de l'humanité, nous la sentons sous toutes les formes et elle pénètre jusqu'à nos fibres les plus intimes, jusqu'au plus profond et au plus réculé de notre cœur.

Tantôt comme le mince filet d'eau, elle trace lentement son sillon, mais le creuset n'en est pas moins profond, et la peine, plus lente il est vrai parce qu'elle est plus continue, n'en est que plus vive.

Parfois, elle fond sur nous avec impétuosité et, dans sa mortelle étreinte, ravage, brise, détruit tout. La foudre n'est pas plus instantanée.

C'est là l'impression qui régnait dans Joliette, vendredi, 29 avril, lorsqu'au lever du jour, on nous apprit la mort de Madame Charlotte-Rachel Giroux, épouse de M. G.-F. Baillairgé, ex-député ministre des Travaux Publics, à Ottawa.

Quelle nuit terrible, et quel sinistre réveil ! Deux d'un même coup : le Frère J. A. Morneau, au Noviciat, Madame Baillairgé, au Couvent de la Providence !! Sortions-nous d'un rêve pénible et fatigant ? Étions-nous encore sous le poids des terribles hallucinations d'une mauvaise nuit ? Hélas, non !

Vite nous nous rappelons qu'à peine quatre jours auparavant, l'une des enfants de la regrettée défunte faisait bénir son union matrimoniale dans l'église de Joliette, et encore pour cette raison, la douleur et la surprise furent générales. Il y a quelque chose de lugubre dans tout cela, et le cœur ne peut manquer de se déchirer et de saigner, à cette pensée. Mais plus que tout autre, les membres de la famille éplorée savent et comprennent tout ce que la religion chrétienne offre de consolations véritables et durables aux personnes affligées.

Madame Baillairgé demeurait à Joliette depuis peu, et ceux qui l'ont connue, étaient loin, bien loin de prévoir une fin si prochaine.

Elle était la mère de M. l'abbé F.-A. Baillairgé, professeur au Collège Joliette, et propriétaire-rédacteur de l'ETUDIANT, de la FAMILLE et du COUVENT. Cette mort a été pour lui la plus grande des surprises, et la ville de Joliette, qui le tient en haute estime, à bon droit, a voulu lui prouver par une assistance nombreuse aux funérailles, l'expression de ses sincères sympathies. Nos remerciements à nos concitoyens, qui ont rarement mieux fait les choses.

Plusieurs parents et amis sont venus de Montréal, Ottawa et Québec.

Il y avait : MM. Euclide Baillairgé et Théophile Baillairgé, Messieurs et Mesdames Dr Trudel et Jean Guay, et Madame Moïse Lefebvre, fils, beaux-fils, et filles de la défunte ; ses sœurs, Mme J. Darveau, ainsi que M. Darveau, de Québec, et Mme Philorome Prud'homme ; ses autres parents, M. J. Bruchési, G. Coutlée et J.-B.-A. Martin, marchands, à Montréal, M. T. Berlinguet, Les Trois-Rivières. M. Ant. Gobeil, député-ministre des Travaux publics, à Ottawa, ainsi que MM. Steckel et P. Prud'homme, du même département, étaient aussi présents.

Les typographes de l'ETUDIANT ont déposé une couronne, avec cette inscription : *Nos regrets, nos sympathies*, et la famille Euclide Baillairgé, une autre, comme hommage de *Piété Filiale*.

Un *libera* fut d'abord chanté par M. F.-A. Baillaigé, à la Chapelle de Bousecours, vers 8 hrs, et l'on se mit en marche pour l'église paroissiale.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. R. Steckel, Dr Côté, E. Asselin, C. A. Cornellier, C. R., A. Gobeil et P. E. McConville.

Deux écuyers tenaient les chevaux au pas, et le bedeau en uniforme précédait le cortège funèbre.

Les parents suivaient avec les typographes de l'ETUDIANT, la classe de philosophie 1ère année, c'est-à-dire les élèves actuels de M. Baillaigé, etc.

L'absoute fut faite par M. le chanoine P. N. Bruchési, confrère de classe et ami de M. F.-A. Baillaigé, de l'Archevêché de Montréal.

Le service divin fut chanté par M. le curé Beaudry, assisté du R. P. Charlebois, C. S. V., et du Rév. M. P. Sylvestre, du Collège, comme diacre et sous-diacre.

Des ecclésiastiques et élèves, amis de la famille, et élèves anciens ou actuels du rédacteur de l'ETUDIANT, remplissaient les offices inférieurs.

En même temps, d'autres prêtres parmi lesquels M. Baillaigé, offraient le Saint Sacrifice pour le repos de l'âme de la défunte, aux quatre autels latéraux. C'était un beau spectacle que de voir tant de prières s'élever à la fois aux pieds du trône de l'Eternel !

On remarquait les élèves du Collège, des Ecoles des Frères, de l'Ecole Industrielle, du Pensionnat de la Congrégation, les Orphelines de la Providence et les Religieux du Noviciat.

La sépulture eut lieu mardi aux Cèdres, comté de Soulanges, où la famille Baillaigé résidait autrefois.

Peut-on imaginer une plus dure épreuve ? une plus cruelle séparation ? Je ne le crois pas. Aussi Dieu voudra bien agréer nos supplications et procurer ses consolations spirituelles à celle que nous pleurons, comme ses bénédictions à ceux qu'elle a quittés.

HENRI MARTEL, S.-D.

LE LOGIS DE KENNEL COURT

Traduit de l'anglais de Miss Amy Fowler

(Pour la Famille)

CHAPITRE II.

Les petits garçons firent de leur mieux pour être persévérants et pour bien accomplir leur tâche, comme ils l'avaient promis au Père Bernard. Il leur dit qu'ils engraisaient à merveille, tant les déjeuners et les diners aux sandwiches de viande leur faisaient de bien. Madame Gordon était aussi très contente d'eux, car ils étaient tranquilles, de bonne conduite et très actifs à l'ouvrage. Les domestiques avaient du penchant à les gâter pour plaire à leur maîtresse autant que par la bonne opinion qu'ils avaient de leur bonne conduite. Quant à la cuisinière, elle ne se lassait pas de répéter que le premier vendredi où ils avaient travaillé, au moment où elle leur avait donné leur dîner, ils avaient tenu une consultation à voix basse en dehors de la maison et que Rob, revenant l'air agité et tout rouge, lui avait vivement mis le paquet dans la main en disant :

“ Reprenez-le, s'il vous plaît, Madame, car nous ne pouvons pas faire gras le vendredi.”

Là-dessus, elle leur avait expliqué que la viande avait été remplacée par du fromage.

Les petits garçons étaient surpris de ce que leur mère ne leur avait encore rien dit en ne les voyant plus revenir à la maison chercher leur tartine de pain à l'heure du dîner. Leurs frères et sœurs les avaient bien questionnés à ce sujet. Mais ils avaient, dois-je l'avouer ? raconté une histoire qu'ils avaient inventée pour la circonstance, disant qu'un ami du Père Bernard offrait à dîner à tous les enfants pauvres. S'ils avaient dit qu'ils étaient les seuls à profiter de cette aubaine, leurs frères et sœurs auraient, ils le savaient, fini par découvrir tout ce qui en était et les auraient peut-être dépouillés. Il ne faut pas trop les blâmer, car ils avaient été élevés dans un milieu si corrompu et si impie !

Après deux ou trois semaines de travail, Madame Gordon les fit venir un jour dans la salle à manger et leur dit qu'ils avaient gagné une somme d'argent suffisante pour acheter deux habillements complets, complets pour eux, s'entend, car je ne sais pas si beaucoup d'enfants se seraient contentés de n'avoir que des bottes, un pantalon, une veste et un chapeau pour les protéger contre le froid d'un hiver dans le Northumberland. Madame Gordon leur dit de revenir le samedi suivant chercher leur argent et d'aller le porter à Madame Gillespey qui tenait une boutique de friperie au bas de "Pilgrim Street" et avait deux vêtements qu'elle pensait juste à leur taille.

Le samedi matin, les petits garçons étaient tout transportés. Lorsque madame Gordon leur remit leur argent dans une petite bourse, ils dansèrent presque de joie. Ils partirent comme un trait en courant et en sautant joyeusement dans les rues. Mais tout à coup, en haut de "Pilgrim street" ils aperçurent leur mère.

"Que faites-vous ? leur demanda-t-elle. Et où allez-vous ?"

Les enfants étaient pétrifiés. Ils restaient debout les yeux fixés sur elle, la bouche ouverte, sans pouvoir dire un mot.

"Donne-moi cela, dit-elle, en arrachant la bourse de la main de Rob et en l'ouvrant. Où avez-vous en cet argent ? Vous l'avez volé, n'est ce pas ?"

— "Non, dit Rob, nous avons travaillé tous les jours pour le gagner. Il doit nous servir à acheter des habits neufs pour aller avec les autres enfants à la grand' messe"

"Aller à la grand' messe avec les autres enfants ! dit-elle avec un rire de mépris ! Vous osez acheter de la toilette lorsque votre mère est à moitié morte de besoin ! Je saurais bien m'arranger pour que vous n'ayez pas d'habits neufs pour une telle niaiserie !"

A ces mots, elle partit avec la bourse, laissant les deux enfants debout sur le trottoir, muets devant cet écroulement inattendu de leur bonheur.

"Allez-vous en donc du chemin", leur dit brutalement un passant en les poussant en même temps avec violence. Ce

choc rompit le charme et les deux enfants se mirent à marcher, comme en rêve, en prenant inconsciemment la direction de " Kennel Court. " Lorsqu'ils se trouvèrent enfin seuls dans leur misérable galetas, ils éclatèrent en sanglots et en larmes amères.

Ils restèrent serrés dans un coin toute la journée, trop complètement anéantis pour pouvoir parler ou faire un mouvement et gémissant dans les bras l'un de l'autre. Au moment où le crépuscule tombait, leurs frères et sœurs rentrèrent, apportant de quoi faire fête ainsi que du charbon de terre et du bois pour allumer du feu. Ce ne fut qu'au moment où la chambre fut éclairée par les rayons du foyer qu'ils remarquèrent Rob et Johnnie. Ils se mirent à les tourmenter et à les railler pour l'égoïsme dont ils avaient fait preuve en voulant dépenser pour eux seuls tout leur argent et en ajoutant que, pour les punir de n'avoir rien offert aux autres membres de la famille, ils n'auraient rien des tartines de beurre et du gâteau qu'ils venaient de rapporter à la maison pour le thé. Rob et Johnnie ne se souciaient guère des tartines de beurre et du gâteau, car ils avaient trop de peine pour pouvoir manger. Mais ils eurent bien à cœur les noms grossiers et les coups plus brutaux encore que leurs frères et sœurs leur distribuèrent sans compter. A une heure avancée de la soirée, leur mère et leur grand-mère rentrèrent en chancelant, car elles venaient de faire de copieuses libations avec l'argent que Rob et Johnnie avaient gagné— en travaillant tous les matins pendant trois semaines.

Elles se laissèrent tomber sur un paquet de haillons qui était étendu dans un coin de la chambre et ne tardèrent pas à s'endormir profondément, tandis que les deux petits garçons gisaient sur le plancher nu et froid, grelottant sous l'action du vent glacé qui soufflait par la fenêtre presque entièrement dégarnie de carreaux, regardant les étoiles, et avec le désir d'être eux aussi, bien loin, là-haut, dans le ciel. Enfin le sommeil l'emporta et ils rêvèrent d'habits neufs, mais pour se retrouver hélas ! au réveil, transis et raides de froid.

Lorsque leur mère se réveilla, ils allaient sortir pour se ré-

chauffer en courant dans les rues. Elle s'élança sur eux et les ramena de force dans la chambre en disant qu'ils n'iraient pas " faire des cancanes sur son compte au curé."

" Si vous avez le malheur de jaser,..... vous serez roués de coups ", dit-elle en leur tirant les oreilles et en fermant la porte dont elle mit la clef dans sa poche. Ils restèrent tout ce dimanche-là enfermés dans la chambre. Lorsque leurs autres frères et sœurs furent sortis, leur mère les suivit et ferma la porte en dehors.

— " Rob, dit Johnnie, après un long et cruel accès de toux, je voudrais bien être mort."

— " Il ne faut pas parler ainsi, Johnnie, répondit le petit garçon qui était l'aîné. N'as-tu pas entendu ce que le Père Bernard nous a dit à l'école, il y a quelques dimanches, à " propos de la pauvreté et du froid ? "

— " Oui, mais notre mère est si méchante ! Je la déteste. Et toi aussi, n'est-ce pas, Rob ? "

— " Je ne l'aime pas beaucoup et je ne puis guère faire autrement, répondit Rob. Je crois que notre grand'mère ne vaut pas mieux que notre mère."

— " Que va penser le Père Bernard ? demanda aussitôt après Johnnie ?

— " Que nous sommes partis avec l'argent, voilà ce qui est le pire, dit Rob. Ensuite, nous n'irons plus travailler, nous n'aurons plus ni déjeûners ni diners et le Père Bernard pensera toujours désormais que nous étions de mauvais garnements.

Ils se remirent à sangloter devant cette triste perspective.

Si nous sortions d'ici demain, insinua Rob. Nous nous sauverons dans un endroit où personne ne nous trouvera.

Johnnie accepta cette proposition de tout cœur et ce nouveau stratagème leur rendit un peu de courage, bien qu'il n'y eût pas grand espoir de le mettre à exécution, car ils ignoraient pendant combien de temps leur mère les tiendrait enfermés dans leur chambre.

Vers midi, leurs frères et sœurs rentrèrent. Il commençait à neiger et, comme il leur restait quelques provisions de la veille,

ils résolurent de passer l'après-midi au coin du feu, au lieu d'aller faire du tapage dans la cour avec des gamins de leur espèce ou d'aller dans les rues et de dépenser leur malice aux dépens des passants, comme c'était leur occupation ordinaire, le dimanche. Ils s'attristèrent en voyant leurs petits frères grelottants de froid et, lorsqu'ils apprirent qu'ils n'avaient rien à manger pour la journée, ils leur donnèrent la plus grande partie de leur dîner, non sans proférer les plus honteuses injures contre leur mère.

Après dîner ils s'assirent autour du feu et lurent tout haut, à tour de rôle, une "histoire tragique de la bibliothèque à deux sous," la vie d'un brigand bien connu.

Vers le soir, ils entendirent dans la chambre de l'étage précédent des cris qui devenaient de plus en plus violents.

— "C'est notre mère qui est en bas," dit Annie.

— "Et notre grand'mère aussi, ajouta l'aîné, car j'entends sa voix."

— "Sont-elles en train de se disputer?" reprit Annie, après avoir prêté l'oreille pendant une ou deux minutes. Elles sont même en train de se battre. Allons, venez voir ce que c'est. Nous n'avons pas eu de bataille dans la cité depuis Noël."

Ils s'élancèrent au dehors et les trois aînés, dans leur empressement, laissèrent la porte ouverte, bien que leur mère leur eût recommandé de ne pas manquer de la tenir fermée.

"Viens, Johnnie, dit Rob, nous n'aurons jamais une aussi belle occasion qu'aujourd'hui.

Ils se faufilèrent sans bruit dans l'escalier, en tremblant d'être découverts. Mais les locataires de la chambre où avait lieu la bataille, faisaient bien trop de bruit pour que celui de leurs petits pas fût entendu et ils furent bien vite dans la cour. La neige tombait dru et il est à croire qu'il en tombait depuis assez longtemps, car elle commençait à former un tapis sur le sol.

Ils traversèrent les rues de toute la vitesse de leurs jambes. Les cloches sonnaient..... pour l'office du soir et les quelques personnes qui osaient braver le mauvais temps étaient enveloppées jusqu'aux yeux et marchaient à pas précipités.

Les petits garçons auraient bien voulu pouvoir aller au salut. Mais ils réfléchirent que l'église serait le premier endroit où leur mère viendrait les chercher. Et puis, si le Père Bernard les voyait avec leurs vieux habits en haillons, que penserait-il ?

Ils continuèrent donc leur route à travers la ville et le quartier de Jesmond et prirent la route qui mène à "Long Benton." Ils espéraient, une fois en pleine campagne, trouver une ferme ou un abri quelconque où ils pourraient pénétrer et passer la nuit. Il faisait très sombre et ils étaient trempés et l'eau coulait en petits ruisseaux entre leurs habits et leur peau.

— "Oh ! Rob, dit Johnnie, ne pourrions-nous pas demander l'hospitalité dans l'une de ces maisons ? Je suis trop fatigué pour pouvoir aller plus loin."

Rob essaya de porter son petit frère, en lui disant qu'il demanderait aux maîtres de la ferme dont ils étaient tout près maintenant de leur permettre de passer la nuit dans l'étable aux vaches. Pendant qu'il parlait, il entendit venir une voiture sur la route. Il essaya de se mettre promptement de côté, car elle était déjà presque sur eux. Mais Johnnie, si mince et léger qu'il fut, était un lourd fardeau dans les bras de Rob qui n'avait que neuf ans. Il fit un faux pas et tomba. Un cri à moitié étouffé s'échappa de la bouche de Johnnie qui ne savait pas que la voiture était si près et ne pensait qu'à Rob qui le portait. Le cocher recula, espérant le faire à temps et appela son maître qui était médecin, car il n'osait pas lâcher les rênes par une telle nuit. Le docteur descendit et se mit à la recherche dans la neige. Il trouva les deux petits garçons enlacés dans les bras l'un de l'autre. Il les releva, les mit dans la voiture et donna ordre au cocher de le conduire à la ferme. Lorsque les enfants eurent été retirés de la voiture, le docteur constata que Rob était mort.

"Il doit être mort sur le coup, dit-il, car voilà la marque à la tempe. L'autre petit garçon n'a aucune blessure ; il n'est qu'évanoui."

Le médecin fit ses conditions avec la fermière pour qu'elle

s'occupât de Johnnie pendant la nuit et, après avoir promis de revenir le lendemain, il repartit en voiture chez le malade qui l'attendait.

Lorsqu'il revint le lendemain matin, il trouva Johnnie assis dans la cuisine et causant gaiement avec la fermière.

"Il ne sait pas le malheur qui est arrivé à son frère, monsieur, dit-elle, car je n'ai pas eu le courage de le lui annoncer."

Le médecin se fit dire par Johnnie où il demeurait et pourquoi il s'était enfui. Comme il était si bon et promit de garder le secret, Johnnie lui raconta l'aventure d'un bout à l'autre. Il en fut très ému et la femme du fermier fondit en larmes.

—Si sa mère y consent, mon mari et moi nous l'adopterons, Monsieur, dit-elle. Il nous répugne même de penser à le voir retourner dans ce misérable "Kennel Court."

—Oh ! moi aussi, dit le médecin. Mais je ne crois pas que sa mère vous l'abandonnera. Même dans ce cas, il surgit une autre difficulté. Vous demeurez si près de Newcastle qu'elle serait toujours ici et très probablement avec toute sa famille...
.....En tous cas, ce serait un grand bienfait pour cet enfant. Je vais le conduire au père et savoir ce que le religieux pense là-dessus.

Le médecin emmena Johnnie dans la ville. L'enfant se mit à trembler de tous ses membres lorsqu'ils arrivèrent dans les rues.

Le Père Bernard fut surpris de voir, en sortant de l'école, le petit Johnnie en compagnie du docteur.

Après avoir dit à l'enfant de sortir pendant quelques minutes, le médecin raconta au religieux toute l'histoire de la fuite, la catastrophe et enfin l'offre faite par la fermière d'adopter Johnnie.

"Mais, ajouta-il, vous projetez quelque chose de mieux, je suis tout disposé à faire un sacrifice pour éloigner cet enfant."

Le Père Bernard dit qu'il avait longtemps songé à envoyer Rob et Johnnie au loin dans le sud, chez une dame qui recueillait quelquefois des enfants qu'il lui adressait et les mettait sous les ordres de son jardinier, jusqu'au moment où ils

étaient eux-mêmes en état de se placer comme jardiniers.

“Si vous avez été avec lui pendant un certain temps, vous devez avoir remarqué, ajouta-t-il, la cruelle toux dont le pauvre petit est alligé. Je crois qu’il est phtisique et c’est pourquoi j’ai formé le projet de l’envoyer à la campagne chez cette dame, au lieu que vous payiez sa pension dans un orphelinat, comme je l’aurais accepté dans d’autres conditions. Je ne crois pas que l’enfant vivra.”

L’pauvre petit Johnnie, il avait l’air si délicat et toussait d’une manière si pitoyable !

—“Ne puis-je donc rien faire pour lui,” dit le docteur ?

—“Oh si ! Veuillez vous en charger pendant une semaine environ pour me donner le temps de prendre les dispositions nécessaires. Vous me rendrez, je vous l’assure, un grand service. Vous me feriez également plaisir de lui donner des vêtements, car j’aurais honte pour lui de le voir aller en haillons et, enfin, d’envoyer quelqu’un l’accompagner pendant une partie du voyage et d’en payer les frais.”

Le Docteur consentit avec joie à faire tout ce que le Père Bernard lui demandait. Il n’éprouvait qu’un regret et qu’une déconvenue, c’était de ne pouvoir pas faire davantage. Tous deux résolurent de ne révéler à l’enfant la mort de son frère qu’au moment de son départ, où l’affaïssement du voyage et le changement de pays contribueraient à.....adoucir ses regrets.

Ils eurent assez de mal à faire consentir la mère de Johnnie à céder son enfant. Mais le Père Bernard et le Docteur descendirent jusqu’à “Kennel Court” et lui parlèrent d’une manière si menaçante de la loi qui punissait les sévices exercés contre les enfants qu’elle finit par se rendre.

Johnnie ne vécut plus que deux années à la campagne, malgré tous les soins dont il fut entouré. La mort de Rob l’avait vivement affecté. Il témoignait une grande reconnaissance pour toutes les bontés dont il était l’objet, mais sans paraître jamais vraiment heureux. Il était très tranquille, ne riait jamais et ne songeait ni à courir de côté et d’autre ni à jouer

comme les autres enfants. Le second hiver, sa toux devint très fatigante. Vers Noël, la faiblesse et la maladie le forcèrent à s'aliter. Enfin, il mourut le jour des Innocents, emporté pendant son sommeil.

A. GAUDEFFROY.

COMMENT L'ON S'ARME CONTRE L'INGRATITUDE

Les plaies faites au cœur par l'ingratitude sont au nombre des plus nombreuses.

Faudra-t-il donc s'empêcher d'être bienfaisant ?

Mais, grand Dieu, la terre est couverte de pauvres, d'orphelins, de désolés, qui demandent du bien.

Donnez toujours : Aimez toujours !

L'artiste parfois mécontent brise son ouvrage.

Mère ne brise pas ton enfant.

Maitre, n'abandonne pas ton élève.

Patron, ne déteste pas l'ouvrier.

Et maintenant pour donner à votre âme cette trempe de virilité qui fait qu'elle peut donner sans retour, ne cherchez qu'une chose dans vos dons, la pratique pure et simple de la charité évangélique.

Celui qui se prive par humanité se crée comme un besoin naturel de gratitude, et s'il ne trouve que froideur, il souffre d'un défaut d'équilibre.

La charité pratiquée pour la charité c'est la charité faite par amour pour Dieu, pour Dieu qui veut être lui-même un jour, la couronne de ses dons

L'âme chrétienne reportant à l'éternité le retour de ses bienfaits ne peut guère souffrir de ne point avoir aujourd'hui ce qu'elle n'attend que demain !

F. A. B. Ptre.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA en 1890. Broché 50 cts, relié 60 cts.

LE MOIS DE MAI

Chantez ô Philomèle, un cantique à Marie ;
Bien douce est votre voix !
Emue et palpitante, on dirait qu'elle prie
Et pleure quelquefois !

*
* *

Chantez petits oiseaux, chantez la souveraine
De la terre et des Cieux.
Et vous qui murmurez et courez dans la plaine
En détours gracieux.

*
* *

Charmants petits ruisseaux, répétez les louanges
Les gloires, les grandeurs
De la Mère de Dieu plus pure que les Anges
Et que vos flots rêveurs.

*
* *

O Mères, souriez avec plus de tendresse
A vos petits enfants ;
Par vos nombreux baisers écartez la tristesse
De leurs traits ravissants.

*
* *

Laissez-leur contempler Jésus, sa douce Mère
Le pressait sur son cœur :
Pauvres chéris, venez dire votre prière
Demander le bonheur.

*
* *

Voyez son doux regard, sa riante figure,
Implorez son secours,
Elle vous aime, vous, enfants dont l'âme est pure
Aimez-la bien toujours.

J. H. GRANDIN.

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ

CHAPITRE ONZIÈME

Dimanche, 18 mai. — Reçu votre lettre du 2 mai. Déjà le mois de Marie sera fini, quand vous parviendra cette réponse. La vie passe comme une ombre, plus vite à Rome que partout ailleurs. Je voudrais que les jours eussent 10 heures de plus. Trente-six cadavres dans le charnier ! que de vides depuis mon départ ! ainsi nous nous en allons tous ! Vous avez perdu en n'entendant pas le Père Babonneau ; ce que j'ai vu de lui dans les journaux à propos de sa réponse aux citoyens de Montréal, était délicieux. Nous avons eu ici, pendant deux mois, comme compagnon de pension, un de ses amis, le Père Mortier, charmant, doux, malade, mieux maintenant, et de retour dans son couvent de Dijon. Si vous inaugurez le tableau, rappelez-vous qu'il revient ce jour-là à M. Rionx, un premier paiement de \$75.00. Je vous envoie sur le *Capitole* un travail assez curieux qui traite de la composition du Reichstadt allemand. — Au revoir au mois d'août.

Voici la lettre que je recevais avant-midi ! “ Monseigneur X m'a chargé ce matin de vous faire savoir que la question touchant les honoraires de messes était réglée en faveur de Montréal, comme vous le désiriez. Pour ce qui est de la dette dont Laval réclame le remboursement, la Propagande a écrit au Cardinal Taschereau pour avoir son avis ; quand sa réponse sera venue on tranchera la question par une sentence définitive, ou l'on renverra la solution à un tribunal d'arbitrage. Mgr X sera content de vous voir et de causer avec vous. Je suis bien respectueusement tout vôtre en J. C. ”

A 7 heures, ma carte entra chez Mgr X., et moi à 7½, pour en sortir à huit. Nous avons réglé ensemble les détails de la grande réponse ; elle sera rédigée cette semaine ou dans l'autre.

Vraiment Dieu m'est bon. Je reconnais là le fruit des prières de toutes les bonnes âmes, des vôtres, des élèves du couvent. Je vous demande une communion d'actions de grâces.

Ce n'est pas tout de demander, il faut remercier. La reconnaissance ouvre la porte à de nouvelles faveurs. La cause est entrée carrément le 19 mars, le jour de St-Joseph, après avoir été préparée depuis le commencement de février ; deux mois après, le 18 mai, la réponse arrive privément. Croyez. Le ciel est avec nous.

CHAPITRE DOUZIÈME.

DU 19 MAI AU 1er JUIN.

Lundi 19 Mai. — Fatigué par les émotions du cœur et les tensions d'esprit de la journée d'hier, je me suis reposé aujourd'hui, et j'ai mis ordre à ma correspondance.

Mardi 20 Mai. — Je corrige des épreuves. Je vais à la Propagande chercher des documents que j'y fais lever ; sur quatre qui devaient être prêts, j'en rapporte un. Je passe une partie de l'après-midi avec Mgr. Labelle, et nous vendons le pays. Je vais trouver le Père P. pour lui faire un sermon de ma façon, et l'amener à une autre manière de faire.

Mercredi 21 Mai. — Je reçois vos bonnes, bonnes lettres du 6 et 7 mai. Vous me dites de raccourcir mes lettres si mes occupations le demandent.

Je le fais pour cette semaine ; mais une fois ne fait pas loi. Et je reprendrai dès demain mon journal avec l'étendue ordinaire. Cependant je jeterai à la poste cette enveloppe presque vide, afin de ne pas causer d'inquiétude par mon silence. Bon jour ! Bon soir ! Bonne nuit !

La Sœur Véronique, mon infirmière, envoie une image à maman. J'en ajoute une pour Alphonsine qui se sauve en souffrant, pour Caroline qui se sauve en priant et une pour Aimé qui se sauve en blanchissant la clôture.

J'ai reçu, mon cher ami, *l'Enfant perdu*, Jacques Archam-

bault, Antoine Dubois et Pierre Payet dit St-Amour. Merci. Bordeaux est sur mon chemin. Je m'arrêterai voir vos cousins de Florence. Oai, payez le dernier volume des mandements, exigez une carte postale comme reçu, et faites relier le volume avec la même couverture que les autres chez Cadieux et Derome. S'il vient des mandements de St. Hyacinthe, faites de même, paiement et reliure. 80 enfants du catéchisme ! d'où sortent tous ces petits *lins* ? Je pensais que, l'année dernière, M. Desnoyers avait fait une disette qui durerait une couple d'années. *L'Italie* a attaqué Mgr Labelle, à l'occasion de son entrevue avec le Pape. J'ai vu l'attaque, je n'ai pu me la procurer, le journal était épuisé. Je vous envoie la réponse qui est coupante.— Bon jour et au revoir !

Jeudi 22 Mai.—L'impression de mon troisième mémoire marche rapidement. Toute la copie est rendue chez l'imprimeur, j'en ai déjà corrigé une première fois presque toutes les épreuves ; il ne reste plus en arrière que trois documents dont la Propagande m'a promis la copie pour demain.

Il est sept heures. J'ai soupé à cinq. Je vais prendre un bain, puis me mettre de suite entre mes deux couvertes, afin de passer une bonne et longue nuit. Bon soir ! Que Marie vous aime, vous bénisse et vous protège !

J.-B. PROULX, Ptre.

Un soir, à La Chenaie, Lamennais venait, avec quelques-uns de ses disciples, de passer en revue les différents systèmes enseignés dans les écoles, lorsque la lampe qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa sur le parquet. "Tiens, on n'y voit goutte !" s'écria le jeune Kertanguy. "Mes enfants," répartit Lamennais, "c'est presque toujours ainsi que se terminent les cours de philosophie."
